

Yves Bigot

MICHEL BERGER

Seuil | ÉDITION AUGMENTÉE

Michel Berger

Yves Bigot

Michel Berger

Édition revue et augmentée

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX[e]

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil,
2012 pour l'édition originale sous le titre
Quelque chose en nous de Michel Berger.

© Éditions du Seuil, mars 2022 pour la présente édition.

ISBN 978-2-02-150897-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

Le Style Berger est indubitablement, avec le Style Gainsbourg, l'épine dorsale de la pop de chez nous, ce mélange subtil et bâtard de chanson française et de musique anglo-saxonne, d'exigence des paroles et de modernité rock. Le Style Berger-Sanson, devrait-on dire d'ailleurs, tant ils l'auront inventé ensemble, à deux voix et à quatre mains, tout en n'ayant jamais enregistré en duo, ni composé un seul morceau commun. Mais pendant quelques années décisives au tournant de la décennie soixante-dix, ils se sont confrontés aux mêmes problématiques pour faire sonner le français, travailler leur phrasé et le balancement rythmique, faire danser les mots sur les notes avec la même dynamique que leurs héros, de Ray Charles aux Beatles. Ils se sont ainsi mutuellement challengés, se quittant le soir pour mieux se montrer le lendemain ce qu'ils avaient composé entre-temps. Au point que la cosignature du genre résultant s'imposerait. Si ce n'est que Véronique Sanson est une créature bien différente de Michel Berger, à tant d'égards. Principalement, sur ce point précis, parce qu'elle cultive son individualité, sa singularité, son plaisir, là où son double négatif, comme en photographie, n'a toujours eu comme objectif darwinien et messianique que de répandre sa musique, ses idées, aussi bien sociales qu'artistiques, prosélyte auprès du plus grand nombre,

qu'il s'agisse du public comme de la communauté des chanteurs, sans frontières. Il tient à être important – par son succès –, incontournable, et signifiant, grâce à son impact social et culturel.

Il a ce faisant créé ce qu'on est en droit de désigner comme le Style Berger, incluant tous ceux qu'il aura fait chanter d'une manière ou d'une autre, de France Gall à Johnny Hallyday, en passant par Elton John, Françoise Hardy, Daniel Balavoine, Christophe, Eddy Mitchell, Diane Dufresne, Fabienne Thibeault, Nanette Workman, Claude Dubois, Rosanne Cash, Bill Withers, Jennifer Warnes, Maurane, Renaud Hantson, Diane Tell, Cyndi Lauper, Willy DeVille, Peter Kingsbery, Tom Jones, Kim Carnes, Ronnie Spector, Nina Hagen, Céline Dion, Bourvil, Dani, Vanina Michel et Véronique Sanson, dont il réalisa les deux premiers albums essentiels.

Nous avons tous quelque chose en nous de Michel Berger. Voilà la mesure de sa réussite, et de sa dimension.

Avec Gainsbourg, il partage deux interprètes : France Gall et Françoise Hardy. Chacun avec son approche, sa facture, fort différentes, aux antipodes même, comme le sont leurs personnalités. Il n'y a en effet chez Berger aucun cynisme, aucune ironie, aucun décalage, aucune aspiration poétique. Au contraire : ses paroles sont directes, tantôt intimes, tantôt universelles, mais toujours faites pour être le plus et le mieux comprises de tous, dépourvues de jeux de mots et de double sens, là où Gainsbourg en use et abuse, et utilise toutes les subtilités de la langue et de la prosodie pour marquer sa maîtrise absolue de l'idiome. Gainsbourg veut qu'on l'admire, Michel tient à ce qu'on l'embrasse. Il ne cherche pas à épater, mais à convaincre. Philosophe, pas troubadour. Ses textes ne sont pas faits pour être lus, mais repris en chœur.

Ils doivent être chantés par des voix expertes et talentueuses, performantes, là où Gainsbourg les aime souvent dits, murmurés, de préférence par des actrices plutôt que des chanteuses professionnelles, plus rarement par des hommes. Il est aquoiboniste, hâbleur, calculateur – de génie ; Michel Berger entend changer le monde, et ne voit pas ce qui pourrait l'en empêcher. « Il faut penser grand. Les Américains l'ont fait, je ne vois pas pourquoi on n'y arriverait pas », aimait-il répéter. Notons le « on ». Véronique Sanson, Serge Gainsbourg sont des individualistes, égoïstes comme un artiste se doit de l'être pour rester fidèle à lui-même, à sa vision. Michel Berger, lui, joue collectif, c'est toute une profession, un milieu, une génération, qu'il souhaite entraîner avec lui. Parce qu'il craint de ne pas en être capable tout seul, mais aussi parce qu'il en a l'ambition. Démesurée, peut-être, mais inextinguible. Et qui, comme on va le voir, sous-tendra toute sa vie – et sa carrière globale, protéiforme, de *Starmania* en cette *Rock'n'roll attitude*, telle qu'il la nommera spectaculairement.

CHAPITRE I

La minute de silence

« Michel Berger est mort. Tu peux venir au journal pour la nécro ? »

L'appel de Bayon, selon le rituel parfaitement rodé qui nous a vus mémorialiser ainsi, avec la dream team *Libération* qu'il dirige et inspire alors, Gainsbourg, Ferré, Montand, Trenet, Mort Shuman, Miles Davis, Frank Zappa, Freddie Mercury et tant d'autres, me sèche. C'est que, comme Daniel Balavoine avant lui, Michel Berger n'est pas simplement quelqu'un que j'ai rencontré, interviewé, filmé, dans un cadre professionnel sans que cette relation déborde sur nos vies.

Je n'oserai pas pour autant affirmer que Michel était un ami. Il lui aurait appartenu de le dire, éventuellement. Nous n'étions pas intimes. Mais pour le moins, il était un interlocuteur, un complice, voire un allié. Nous nous connaissions, nous appelions, nous voyions, échangions nos opinions, commentions les tribulations de nos amis et ennemis, les moquions parfois, avec une connivence douce-amère qui n'en pensait pas moins. Entretenions une conversation. Partagions aussi un certain nombre de convictions qui nous avaient conduits à nous retrouver dans quelques aventures typiques de l'époque – les années quatre-vingt – Action Écoles (soit Band Aid France) ou un album caritatif à l'occasion des trente ans d'Amnesty International qui ne verrait jamais le jour.

On n'est pas censé mourir à quarante-quatre ans. Je suis sidéré par la nouvelle – tu parles d'une mauvaise nouvelle ! –, sonné, désarçonné, en ramassant mes affaires dans le petit bureau vitré au fond d'une cour de la rue du Cherche-Midi d'où j'essaie de diriger depuis à peine un mois Fnac Music Production, la maison de disques qu'a lancée l'enseigne de la Fédération nationale d'achats des cadres. J'ai justement pris ce pari pour tenter de mettre en pratique le fruit de nos observations et réflexions communes sur l'état de la musique et de la chanson de notre pays, qui nous frustre tellement, et depuis si longtemps. Je bloque toute émotion, zen comme ma profession principale l'exige, pour me concentrer sur la tâche. Rassembler mes idées, retrouver les numéros des proches à appeler pour avoir des informations sur ce qui a bien pu se passer – à ce stade, je sais seulement « Saint-Tropez » et « crise cardiaque » (pour mémoire, en 1992, ni téléphones portables ni chaînes d'info en continu, uniquement France Info, et nous sommes début août, les rédactions sont dépeuplées). Au volant de ma Golf rouge même pas GTI, sur le trajet entre le Bon Marché et la place de la République, je réalise soudain que la probabilité que le jeune label lancé par la Fnac, alors propriété de la GMF, parvienne à signer un jour Michel – et France Gall, et sa propre étiquette –, grâce à une mécanique très avantageuse de contrats d'assurance-vie au cœur de la stratégie industrielle qui a contribué à naïvement me convaincre de me lancer dans l'aventure, est désormais nulle.

Paradoxalement, c'est cet instant d'égoïsme qui me fait prendre conscience de l'ampleur de la perte pour nous tous : ça n'est pas seulement moi qui suis dévasté de perdre un compagnon, un mentor décisif, c'est l'avenir qui n'a plus le même éclat, tant la

détermination de Michel à faire bouger les choses était vive – et nécessaire.

Comme toujours dans ce genre d'exercice, le temps manque terriblement. Surtout que je suis chargé de la totalité du dossier, à savoir la biographie commentée en ouverture culture (« Michel Berger, mort sur le court », en écho à la une du journal : « Berger, une étoile s'éteint »), l'analyse de la galaxie considérable de l'auteur-compositeur (« Berger, le style France »), les projets interrompus et l'actualité de sa musique (« *Starmania*, un top à l'anglaise »), complétés d'une liste exhaustive et commentée de ses succès, de « Message personnel » à « The World Is Stone » (« Vingt ans de tubes »). Soient deux pleines pages et demie. Pas de Wikipédia comme support piégé, rien que ma mémoire, des souvenirs et des dépêches d'agence, à réunir, organiser, développer en tentant de faire apparaître contre la montre un portrait fiable et sincère à travers un CV pareillement fourni tout en cherchant parallèlement à comprendre les événements.

Et en pareille circonstance, faute d'être capable à la manière d'un Tom Robbins de ciseler la phrase idéale et définitive avant de seulement envisager d'enchaîner la suivante, il convient d'essayer de ne rien omettre tout en recueillant les réactions des uns et des autres et, surtout, de parvenir à atteindre la ligne d'arrivée avant le bouclage. J'ai de l'entraînement, de la vitesse, suis rompu au timing, je connais parfaitement le sujet hélas, mais paradoxalement, il est toujours plus difficile – et délicat – d'écrire sur des artistes français qu'anglophones : à ce stade – 1992, *remember* – la documentation est rare et sujette à caution, et le show-business hexagonal mérite pleinement sa réputation de royaume de l'omerta, hostile à toute ingérence – ne parlons pas de la critique.

Je speede au milieu des coups de fil, sous la protection bienveillante de Bayon et de Serge July, et termine juste dans les délais, sans avoir l'occasion de me relire.

Trois jours plus tard, jeudi 6 août en fin de matinée au cimetière de Montmartre, sous un beau soleil et au milieu d'une foule d'amis, de chanteurs, de personnalités et des flashes des photographes saluant l'arrivée de Patrick Bruel revenu spécialement des Jeux olympiques de Barcelone en maillot de l'équipe de France de hand-ball, René Cleitman, qui fut mon patron à Europe 1, et devenu depuis remarquable producteur de cinéma à la tête de Hachette Première, m'apostrophe. Il me reproche vertement d'avoir cité le fameux refrain d'« Ella, elle l'a » à propos de la carrière d'interprète de Michel, au sujet de laquelle j'avais écrit qu'il lui avait justement peut-être manqué pour s'imposer plus nettement comme interprète, et s'affirmer comme le Stevie Wonder ou le Paul McCartney français qu'il méritait d'être, ce « tout petit supplément d'âme » qu'il admirait tant chez ses héros et attribuait à Ella Fitzgerald. « Il y a des fois où il faut savoir ne pas être trop bon », me dit glacialement mon interlocuteur en s'éloignant vers des têtes connues qui semblent toutes acquiescer gravement.

Sans doute me serais-je relu que j'aurais pris le temps de préciser tout le sens de cette « soul », cette âme afro-américaine que Michel invoquait via France Gall pour nous autres qui savons de quoi il retourne : une forme d'expression, vocale le plus souvent, un esprit, empathie comme énergie du désespoir conjuré, musique sans fard, directement du cœur au larynx, prière païenne, version séculaire, individualisée et sexualisée de la ferveur du gospel pentecôtiste du Sud vaincu et ségrégationniste, dont la génétique et le

déterminisme social de Michel Berger l'avaient naturellement et certainement injustement privé. Comme la plupart d'entre nous, coupés de l'Afrique par notre histoire et notre culture, notre recul, ce fameux quant-à-soi qui préfère l'intellect à la spontanéité du cœur, la politique à la fraternité.

« Évidemment » qu'il ne s'agissait pas d'un commentaire désobligeant concernant sa personnalité, critiquant un supposé manque de générosité, de sincérité ou de je ne sais quoi encore, tellement éloigné de ce que je sais – et pense – de lui. Simplement un constat géoculturel, une réalité que nous connaissions lui et moi, et évoquions souvent ensemble : « The First Lady of Song », mais aussi Ray Charles, Otis Redding, Sam Cooke, Al Green, Solomon Burke, Aaron Neville, Etta James, Aretha Franklin, et Whitney Houston ou Beyoncé, ne sont pas nés à l'hôpital américain de Neuilly-sur-Seine, et la tradition dont ils sont issus laisse bien plus de place à la spontanéité animale, à l'hystérie sanctifiée, à l'émotion brute, à l'essence humaine, « de l'âme » donc, exigées par cette musique essentiellement noire, que celle, informée par l'histoire et la connaissance savante, retenue, contrôlée jusque dans son libéralisme, de la grande bourgeoisie francilienne hautaine et coupée du monde des émotions par sa propre volonté d'élitisme éthéré. Ce décalage pas seulement transatlantique, ce gouffre culturel, sera le plus grand drame de la carrière de Michel Berger, celui qu'il mettra le plus de volonté à réduire, à tenter de combler.

Comme tant de musiciens français, il en aura souffert, toute sa vie, toute sa musique, malgré ses efforts pour en briser le carcan, le paradigme, le corps – pas uniquement social. Tout au contraire, j'avais soigneusement, et peut-être coupablement, du point de vue journalistique, éludé de reproduire à cette occasion

le commentaire brut de décoffrage que m'avait lancé son ami Daniel Balavoine à propos de ce succès mitigé de 1983, « Voyou, voyou » : « Malgré tout son talent, ce pauvre Michel, avec son accent de Neuilly, n'arrivera jamais à convaincre quiconque qu'il a observé des voyous autrement que sur son écran de télé. » C'était brutal, mais on pouvait tout se dire entre nous parce que nous nous respections, nous nous appréciions, nous nous aimions, nous nous soutenions, et Daniel, comme moi, mettions sans hésitation le doigt sur la problématique qui taraudait Michel, certains que nous étions par ailleurs de son affection et lui de la nôtre, mais surtout, de son immense talent de compositeur, d'auteur, de musicien, de réalisateur, de producteur, de scénographe, de dénicheur et de révélateur de talents – unique en France. Cette petite voix, bien élevée, qui sera peu à peu acceptée comme étant celle de la nouvelle masculinité, sensible, attentionnée, laissant place à sa part de féminité, émeut, touche, convainc, mais ne peut s'imposer lorsqu'il s'agit d'évoquer les déchirements du cœur ou la violence sociale.

On ne saura jamais vraiment – et eux non plus, sans doute – comment est précisément né le style Berger/Sanson évoqué, conçu à quatre mains sur le piano de l'appartement de l'avenue de New-York, sur les quais de la Seine, juste après la cantine russe que Michel partagea avec Véronique Sanson à l'aube frémissante et fertile de la décennie soixante-dix. En revanche, on en connaît les ingrédients : Beatles, Ray Charles, Donovan, Cat Stevens, Dionne Warwick, Caetano Veloso, Sergio Mendes, Bobbie Gentry, Carole King, James Taylor, Elton John / Bernie Taupin / Paul Buckmaster, Procol Harum, Bee Gees, etc. On sait aussi l'usage qu'ils en firent, en bons enfants du rock, ensemble et séparément.

Mais si Véronique est restée une artiste d'exception, excessive, singulière et îlienne, Michel, lui, peut-être en raison de sa minceur vocale, en a donc fait une mission, une émission. Mieux que ça : avec Gainsbourg d'une part et d'autre part les enfants croisés de Dylan et de Brassens que sont nos fameux auteurs-compositeurs-interprètes, d'Yves Simon à Francis Cabrel, de Maxime Le Forestier à Renaud, Alain Souchon, Louis Chedid, Bernard Lavilliers et Jean-Patrick Capdevielle, précédant le règne de Goldman, le style Berger représente ce que la chanson française aura proposé de plus personnel et consistant, satisfaisant, structurant, de ce côté-ci des originaux que sont dans ces années-là, post-*Salut les copains*, Manset, Murat, Christophe et Bashung.

Autrement dit, sans lui, l'histoire eût été tout autre. Il en procède donc. Car au-delà des interprètes déjà cités, il aura aussi été chanté par Cliff Richard (« Jesus »), Kim Wilde (« Première rencontre »), les Enfoirés, la « Star Academy » cuvée Nolwenn Leroy, Christophe Willem pour une création inédite aux Francofolies 2017 en piano-voix avec Yvan Cassar, Lâam (« Chanter pour ceux qui sont loin de chez eux »), Matthieu Chedid et Vanessa Paradis (« La déclaration d'amour »), Grégory Lemarchal, L'Impératrice et tous ceux, de Louane à Marc Lavoine, de Catherine Ringer à Diam's, qui lui rendront hommage dans les innombrables émissions de télévision qui lui ont été consacrées, à lui comme à – et par – France Gall. Auxquels il convient d'ajouter ses héritiers : Jean-Jacques Goldman, Pascal Obispo, Calogero, Marc Lavoine, Jeanne Cherhal, Juliette Armanet, Cléa Vincent, Clara Luciani, Tim Dup, Castastrophe…

C'est pour cela que Michel Berger apparaît chaque jour qui passe un peu plus essentiel à la musique *made in* France.

Pour mieux la mesurer, voici le rappel des succès – uniquement les succès – qu'il a écrits, composés, réalisés et/ou produits, de son vivant. Jugez du peu.

Michel Berger : Tu n'y crois pas (1963)
Michel Berger : D'autres filles (1964)
Patricia : Quand on est malheureux (1967)
Jean-François Michaël : Adieu, jolie Candy (1969)
Jeremy Faith : Jesus (1971)
Véronique Sanson : Besoin de personne (1972)
Véronique Sanson : Comme je l'imagine (1972)
Françoise Hardy : Message personnel (1973)
Michel Berger : Écoute la musique (1973)
France Gall : La déclaration (1974)
France Gall : Mais, aime-la (1974)
France Gall : Comment lui dire ? (1975)
France Gall : Samba mambo (1975)
France Gall et Michel Berger : Ça balance pas mal à Paris (1976)
France Gall : Musique (1977)
France Gall : Si, maman si (1977)
France Gall : Viens, je t'emmène (1978)
Fabienne Thibeault : Les uns contre les autres (1978)
France Gall : Besoin d'amour (1978)
France Gall : Il jouait du piano debout (1980)
Michel Berger : La groupie du pianiste (1980)
Michel Berger : Quelques mots d'amour (1980)
Michel Berger : Celui qui chante (1980)
France Gall et Elton John : Donner pour donner (1981)
France Gall et Elton John : Les aveux (1981)
Michel Berger : Mademoiselle Chang (1981)
France Gall : Résiste (1981)
France Gall : Amor también (1982)
Michel Berger : Voyou (1983)
Michel Berger : Les princes des villes (1983)

France Gall : Débranche (1984)
France Gall : Hong Kong Star (1984)
France Gall : Calypso (1984)
Johnny Hallyday : Le chanteur abandonné (1985)
Johnny Hallyday : Quelque chose de Tennessee (1985)
Johnny Hallyday : Aimer vivre (1985)
France Gall : Babacar (1987)
France Gall : Ella, elle l'a (1987)
France Gall : Évidemment (1988)
Maurane : Les uns contre les autres (1988)
Johnny Hallyday : Que je t'aime (1988)
France Gall : Papillon de nuit (1988)
France Gall : La chanson d'Azima (1989)
Michel Berger : Le paradis blanc (1990)
Diane Tell : La légende de Jimmy (1990)
Johnny Hallyday : Diego, libre dans sa tête (1991)
France Gall et Michel Berger : Laissez passer les rêves (1992)
Cyndi Lauper : The World Is Stone (1992)
Peter Kingsbery : Only the Very Best (1992)
Céline Dion : Ziggy (Un garçon pas comme les autres) (1993)

Et les albums :

Véronique Sanson : *Amoureuse* (1972)
Véronique Sanson : *De l'autre côté de mon rêve* (1972)
France Gall (1975)
France Gall : *Dancing Disco* (1977)
Starmania, ou la passion de Johnny Rockfort selon les évangiles télévisés (1978)
France Gall : *Paris, France* (1980)
Michel Berger : *Beauséjour* (1980)
France Gall : *Tout pour la musique* (1981)
Michel Berger : *Beaurivage* (1981)
France Gall : *Palais des Sports* (1982)

Michel Berger : *Voyou* (1983)
France Gall : *Débranche* (1984)
Johnny Hallyday : *Rock'n'Roll Attitude* (1985)
France Gall : *Au Zénith* (1985)
Michel Berger : *Différences* (1985)
France Gall : *Babacar* (1987)
France Gall : *Le Tour de France 88* (1988)
Starmania, l'opéra rock de Michel Berger et Luc Plamondon (1988)
Michel Berger : *Ça ne tient pas debout* (1990)
France Gall et Michel Berger : *Laissez passer les rêves* (1992)
Tycoon (1992)

Puis les reprises, après son décès :

Les Enfoirés : Le monde est stone (1993)
France Gall : Mademoiselle Chang (1993)
Véronique Sanson : Seras-tu là ? (1994)
Lââm : Chanter pour ceux qui sont loin de chez eux (1999)
Garou : Le monde est stone (2002)
La Star Academy : Musique (2002)
Grégory Lemarchal : SOS d'un Terrien en détresse (2007)

Et les albums :

France Gall : *Simple je – Débranchée à Bercy* (1993)
France Gall : *Simple je – Rebranchée à Bercy* (1994)
Les Enfoirés chantent Starmania (1993)
France Gall : *France* (1996)
Véronique Sanson : *D'un papillon à une étoile* (1999)
La Star Academy chante Michel Berger (2002)
Jenifer : *Ma déclaration* (2013)

CHAPITRE II

Les Hamburger

Ça n'est rien de dire que Michel-Jean Hamburger n'est pas né, ce 28 novembre 1947, un jour de pleine lune dans une cabane de bois sous le soleil sans merci du Mississippi, au sein d'une famille nombreuse de ramasseurs de coton paupérisée, pas plus que dans un deux-pièces sans eau ni chauffage d'un immeuble partiellement détruit par les bombardements chez un chauffeur de bus alcoolique et une assistante infirmière souffre-douleur des faubourgs démunis de Liverpool.

Ce n'est pas de sa faute, et personne ne saurait le lui reprocher. Cela le rapproche plus de Peter Gabriel et de David Gilmour (comme des autres membres de Genesis et de Pink Floyd), de Randy Newman, de James Taylor et de Carly Simon, que d'Elvis Presley, des Beatles ou de Bob Dylan, sans parler de sa première idole, Ray Charles, devenu aveugle en raison d'un glaucome développé à cinq ans après avoir vu son petit frère se noyer dans la bassine qui leur servait de salle de bains.

Bien au contraire, dans cet immédiat après-guerre, son sort est tout ce qu'il y a de plus enviable.

Son père, l'estimé professeur Jean Hamburger (à prononcer « Amburgé ») est un très brillant médecin des hôpitaux, professeur agrégé qui, à trente-huit ans, a déjà publié trois ouvrages : *Les Migraines*

(avec son maître, le petit-fils de Louis Pasteur, Louis Pasteur Vallery-Radot, Masson et C^ie^, 1935), *Physiologie de l'innervation rénale* (Masson et C^ie^, 1936), *Petite Encyclopédie médicale* (Flammarion, 1942). C'est un humaniste, fasciné par les arts et la bonne société, extrêmement intelligent, ambitieux, sociable bien que très réservé, froid derrière ses lunettes, prussien, qui consacre tout son temps à sa carrière en plein essor. Un papa qui n'est jamais là, absent, qu'on attend. Troisième d'un lit de sept enfants, né à Paris le 15 juillet 1909, il est issu d'une famille d'antiquaires amstellodamois (la capitale néerlandaise comprend une communauté juive très importante), et a perdu ses parents à dix-huit ans. En effet, Abraham Hamburger, grand-père de Michel, découvre sa femme, Marguerite Marix, morte au réveil, et la suivra quelques mois plus tard, disparitions aussi soudaines que non expliquées, sinon élucidées, qui ont sans doute cryogénisé le cœur du futur triple académicien.

Jean Hamburger épouse la concertiste Annette Haas, élève de Marguerite Long au Conservatoire, spécialisée dans les répertoires de Mozart, Chopin et Mendelssohn, soliste des Concerts Colonne et des Concerts Pasdeloup, répétitrice, entre autres, de la très populaire cantatrice Mady Mesplé et de la « Bardot de l'opéra », Jane Rhodes. Elle est la fille de Robert Haas, horloger bijoutier suisse qui tient boutique à Genève, face au jet d'eau, 5 quai du Mont-Blanc (Haas, Neveux et C^ie^, qui a succédé à l'Ancienne Manufacture des montres Haas fondée en 1848 par Leopold et Benjamin Haas, inventeurs de la montre plate), mais surtout violoniste sorti du Conservatoire où il se passionne pour Wagner.

À Paris, les créations de ce grand-père suisse, montres, pendules et chronomètres, se négocient au 7, rue Scribe, puis au 104, boulevard de Sébastopol.

Dans la capitale française, il profite du succès de ses affaires pour composer un opéra, *Pan*, donné à l'Opéra-Comique où Colette, dans sa période artiste de music-hall, sera interdite de se produire nue. Né en novembre 1878, Robert Haas épouse en 1909 Suzanne Gugenheim, alsacienne et lorraine de Toul à l'incroyable taille de guêpe, pianiste qui se distingue comme infirmière bénévole, notamment pendant la guerre de 1914-18.

C'est cette grand-mère qui enseignera le piano à Michel, son chouchou, dont elle caresse la main tous les soirs pour l'apaiser, ce qui fait ricaner ses deux aînés. Pianiste elle aussi, leur fille Annette réside un temps au 83, rue de Monceau, doté d'un porche avec une splendide porte presque cochère, au-dessus de l'appartement de Francis Poulenc. Elle jouera avec ce dernier son *Concerto en ré mineur pour deux pianos et orchestre*, qu'elle enregistre parmi d'autres œuvres du Groupe des Six sous influence d'Erik Satie, notamment celles de Darius Milhaud, en tant qu'Annette Haas-Hamburger. Elle donne son dernier concert au Théâtre des Champs-Élysées en 1947, enceinte de Michel, comme si elle pressentait qu'elle allait lui transmettre le témoin.

« Elle était très originale, une femme très impressionnante, d'une très grande douceur, mais aussi très autoritaire, hautaine, mondaine, terrifiante », se souvient Bernard de Bosson, homme-clé de la vie et de la carrière de France Gall, Véronique Sanson et Michel Berger. Ce dernier est le puîné : à sa naissance, Bernard Hamburger a sept ans, Françoise en a cinq.

Même son parrain est prestigieux : c'est le futur académicien des sciences François Lhermitte, neurologue spécialiste de la sclérose en plaques. On le voit, le petit Michel-Jean Hamburger s'épanouit dans un environnement éclairé, une atmosphère raréfiée, où

l'intelligence le dispute au bon goût, dans le confort raffiné de la meilleure société. De réceptions urbaines en dîners mondains hebdomadaires, il voit défiler l'intelligentsia artistique et politique du Paris de la IV^e^ République : Henri Troyat, Georges Bernanos, André Maurois, Charles de Gaulle, André Malraux, Maurice Schumann, musiciens, divas, avocats, scientifiques, comédiens. Jusqu'à l'incendiaire rousse Rita Hayworth, la Gilda strip-teaseuse en noir et blanc d'Hollywood, venue consulter papa dans son cabinet à la salle d'attente de quatre-vingts mètres carrés, adjacent à leurs immenses appartements en forme de « L » du 29, boulevard de Courcelles, vue sur cour d'arbres à l'arrière.

Comme le résume Michel Drucker, excellent observateur des riches et célèbres, « on ne peut pas comprendre Michel Berger, sa musique, ni son univers, sans intégrer qu'il est né dans ce monde de culture ».

De sa mère, le jeune Michel Hamburger reçoit une éducation stricte, athée, rationaliste, rigoriste aussi (suisse plus hollandais, c'est austère), mais a la chance de grandir dans une atmosphère formidablement musicale. Toutes les semaines, pour son association L'Aurore, dédiée à la recherche de nouveaux talents classiques, elle organise des concerts à la maison, louant cent chaises pour ses invités. Les petits Hamburger sont assis au premier rang, régulièrement secoués de fous rires. « Mon premier souvenir de piano, se rappelait Michel, c'est maman, bien sûr. Quand j'avais trois ans, il y avait deux pianos l'un dans l'autre à la maison. Nous jouions à quatre mains. J'ai pris des leçons, j'en garde un souvenir épouvantable. J'ai arrêté à l'âge de treize ans. » À Thierry Ardisson, il précisera : « J'avais un professeur de solfège qui me tapait sur les doigts. C'est avec ma grand-mère que j'ai appris à jouer. Mais je suis un très mauvais pianiste… »

Bernard de Bosson, lui-même pianiste de jazz, confirme la réalité de cette modestie. « Michel avait une formation au piano très rudimentaire. Il n'écrivait pas la musique. Mais en revanche, il possédait une culture musicale incroyable. Du classique au jazz, il possédait toutes les subtilités de Chopin, Mozart, Schumann, Rachmaninov, Ravel, et Gershwin bien sûr. Il m'avait donné un petit cahier d'écolier retrouvé un jour où nous fouillions dans son foutoir autour de son piano, en haut de leur triplex avec France, rue de Monceau. C'était un cahier de gamin, d'écolier, de fan d'une douzaine d'années, qui avait consacré une page à Charlie Parker, une autre à Ella Fitzgerald, etc. »

La plupart des compositeurs ne sont pas nécessairement virtuoses, d'Irving Berlin à John Lennon et Bob Dylan. Leur talent n'est pas là. Berger refusera d'en faire un complexe : « J'ai une bien meilleure opinion de mon jeu de piano depuis que j'ai travaillé avec Elton John et qu'il m'a dit que j'étais bien. Tout cela m'a donné confiance en moi. Du coup, tous les défauts que je pouvais avoir au piano sont apparus comme des caractéristiques de ma personnalité. Ma différence à moi, en quelque sorte. » Serge Pérathoner, pianiste également, qui sera l'un de ses principaux musiciens au cours des dernières années de sa carrière, lui reconnaît une « main gauche bizarre, vachement importante pour le feeling », tout à fait singulière. « C'était pas un grand pianiste ni un grand musicien, sa mère l'avait forcé à prendre des leçons. » Les musiciens de studio parisiens l'affublent toutefois d'un sobriquet peu flatteur : « la Mouffle ».

En revanche, le jeune Hamburger est ambitieux et motivé, comme le rappelle sa sœur : « On rentrait du cinéma avec Bernard et nos parents, il devait être minuit. On a entendu la musique à fond et dans sa chambre debout sur une chaise devant la glace

avec son double décimètre, Michel dirigeait *La Petite Musique de nuit* de Mozart. »

En 1954, il n'a pas encore sept ans. Se produit un événement fondateur, sur lequel on n'a pas fini de gloser. Le professeur Hamburger est alors devenu l'un des plus grands pontes français : chef de service à l'hôpital Necker, auteur du concept de réanimation médicale qui révolutionne les soins et sauvera des millions de vies, inventeur de la néphrologie, il réussit les premières greffes de rein, réalise le premier rein artificiel français, publie cinq nouveaux livres chez Flammarion et dirige le groupe de recherche en néphrologie de l'Association Claude-Bernard. Dans cet immédiat après-guerre, l'on se met à penser que la révolution biologique pourrait devenir le progrès humain et que la science repoussera peut-être la mort. Jean Hamburger, obsédé par ce qu'il considère comme sa mission, commence à se prendre pour Dieu, selon le témoignage de certains de ceux qui le fréquentaient à l'époque (en guise d'immortalité supplémentaire, une aile importante de l'hôpital Necker portera son nom).

Sans doute épuisé, mais aussi perturbé, il se met à tousser, croit avoir la grippe, mais contracte en fait une infection pulmonaire, qui se transforme en tuberculose fulgurante. Lorsqu'il est victime d'une hémorragie à l'hôpital, son adjoint le professeur Gabriel Richet lui découvre un voile au poumon qui nécessite d'être opéré. Insuffisamment anesthésié, Jean Hamburger se réveille en cours de procédure, et entendrait les chirurgiens dire « Ça n'est pas la peine de continuer, de toute façon, il est foutu », avant de quitter la salle d'opération. Il convoque alors l'un d'entre eux et dirige lui-même l'intervention, sans jamais broncher sous la lame du bistouri. Lorsqu'il sort, choqué, du bloc opératoire, il ne revient que partiellement à lui, un autre

homme, qui prétend ne pas savoir qui sont sa femme, ni ses enfants. Il affirme ne pas reconnaître Annette, ne pas être marié, et lui demande de cesser de l'importuner. Lorsqu'elle lui présente ses enfants, Bernard et Françoise (Michel, six ans et demi, est resté dans la voiture), il leur demande ce qu'ils font là, et réclame le départ de ces inconnus, qui le fatiguent.

Amnésie partielle ou opportunisme, accident cérébral ciblé ou simulacre, on ne le saura jamais. Tout juste peut-on s'étonner de ce drôle de tri sélectif, où la mémoire antérieure n'aurait été affectée que de l'affectif et pas des connaissances…

Il n'a en effet rien perdu de ses immenses facultés, ou les récupère très vite, comme en témoignent les secrétaires qu'il séduit, mais surtout la suite de sa carrière, qui le verra publier encore une vingtaine d'ouvrages, de philosophie comme de médecine (*La Puissance et la Fragilité*, *La Raison et la Passion*, *Le Livre de l'aventure humaine*, pour ne citer que les plus fameux), et devenir un immense mandarin, docteur honoris causa de plusieurs universités autour du globe (Athènes, Buenos Aires, Édimbourg, Genève, Lund en Suède), puis triple académicien (des sciences, de médecine, et de l'Académie française).

Il coupera définitivement les ponts avec sa famille, du jour au lendemain, sans explications. Le père du journaliste d'Europe 1 Benjamin Petrover (aujourd'hui à i24news à Tel-Aviv), néphrologue, se souvient qu'à l'hôpital, ses collègues de l'époque racontaient que Jean Hamburger en voulait à sa femme, informée de son état, de ne pas avoir suspendu ses obligations professionnelles pour s'occuper de lui. Il aurait ainsi profité de sa situation dramatique pour changer complètement de vie.

Toujours est-il qu'Annette lui écrira tous les lundis pendant presque cinquante ans, lui donnant des

nouvelles de ses trois enfants, le vouvoyant toujours, des lettres qui resteront toutes mortes. Leur divorce sera prononcé en 1963 et le professeur Hamburger refera sa vie avec sa secrétaire, Catherine Deschamps.

« Un monstre d'une autre planète », dit de lui Marlène Jobert, qui habite boulevard de Courcelles, exactement en face de là où vivait la famille Hamburger avant son éclatement. « Le sujet était tabou. Le professeur Hamburger était une grande sommité mondiale, mais il ne leur a plus jamais donné de nouvelles. La fatalité, la malchance redoutable, qui s'est abattue sur cette famille, c'est terrible. Pourtant, ce sont des gens très optimistes, Franka plus que quiconque. »

Pour Annette, pour Bernard, Françoise et Michel, on imagine la stupeur, le traumatisme. Le manque. La sidération. La dévastation. Pour Michel, si jeune, cet abandon est aussi incompréhensible qu'insupportable. Ce deviendra un secret de famille, lourd à supporter, et, désemparé, Michel ne parlera plus que très rarement de son père. Pudeur et discrétion sont de règle dans cette famille qui n'exprime jamais ses sentiments.

La chanteuse et comédienne blonde Vanina Michel, vedette de *Hair* qu'il produira en 1969 et avec laquelle il partagera une aventure amoureuse, en témoigne : « Ce qui est incroyable, c'est que le professeur Hamburger m'avait sauvé la vie quand j'étais petite, sept ou huit ans, suite à une maladie rénale. Ma mère, qui était pédiatre à Strasbourg, a eu le bon réflexe de m'emmener à Paris consulter cet éminent néphrologue. Mais Michel ne voyait jamais son père et n'en parlait pas. »

Véronique Sanson, elle, est certaine que la personnalité de Michel se décrypte à la lumière de ce traumatisme, comme elle le décrit très justement à

Jean-François Brieu dans son *Doux dehors, fou dedans* (Lattès, 2001) : « Cet abandon l'avait, d'une certaine manière, retiré du monde. Il vivait sur sa drôle de planète, il rêvait à autre chose. Il avait, vraiment, une revanche à prendre. Il était à la fois cartésien et lunaire, symbole parfait du baladin moderne, avec jeans et baskets. Il donnait l'impression de flotter dans son histoire et, en même temps, il avait l'intuition de tout. »

Lors d'une émission de France 3 qui lui est consacrée, le 17 juin 1979, Jean Hamburger, sévère, marmoréen, boutonné, impeccablement mis, docte, brillant, à l'éloquence compassée de conférencier d'un autre âge, chaussé de lunettes à monture charpentée, réagit à une question de Paul Giannoli concernant Michel, aussitôt après avoir entendu Michel Bernholc jouant au piano la mélodie de « Les uns contre les autres ». Glacial, distancié, ampoulé, il ne montre aucune émotion, aucune empathie. « Je l'avais interviewé en tant que professeur de médecine, à deux ou trois reprises dans "Europe Soir", se souvient Pierre Lescure qui créera Canal+. Il me sortait par les yeux tellement il puait de prétention, de contentement de soi. Cette conscience exacerbée de sa haute élévation. En même temps, il était impressionnant. » À propos de son plus jeune fils qu'il a abandonné, Jean Hamburger pontifie ensuite : « C'est un homme heureux. Il donne le sentiment d'avoir atteint sa plénitude, d'avoir de la joie à faire ce qu'il fait. Il était fait pour être compositeur. Je trouve ça assez merveilleux d'avoir parmi ses fils des gens qui font ce qu'on n'a pas fait. À cet égard, ça fait plaisir à leur ascendance. » Michel en sera irrité. Et laconique. « Je suis très agacé qu'on dise de qui je suis le fils. Je crois qu'on se bat toujours un peu contre sa famille. » Jean Hamburger, à son tour, pestera derrière ses lunettes contre ce lien,

dans son costume d'académicien, le jour où l'un de ses collègues lui demandera s'il est bien « le père de Michel Berger ».

Ce dernier a beau vouloir conserver ses distances, c'est pourtant à cette période qu'il reprend contact avec son géniteur : son frère Bernard, architecte de la gare d'Évry-Ville-Nouvelle qui a dessiné l'épée d'académicien de leur père, est confiné en fauteuil à Necker, où il décédera le 24 janvier 1982, pendant que France Gall chante au Palais des Sports. Il sera enterré au cimetière de Montmartre, dans une petite tombe discrète, recouverte de cailloux blancs, jumelle de celle qui attend son père. Incroyablement, malgré son silence de près de quarante ans à l'époque, ce dernier en a fait l'acquisition pour que ses deux familles étanches reposent côte à côte. On imagine à quel point cette contradiction a pu interpeller Michel, Franka et leur mère.

Et Michel espérera le secours de ce père démissionnaire lorsqu'il apprendra que sa fille Pauline est atteinte de mucoviscidose, condamnée à mourir avant d'avoir vingt ans. Leurs relations resteront pourtant froides : les deux hommes se parlent, se rencontrent parfois au restaurant du Bon Marché, une dizaine de fois en tout, se serrent la main, sans plus.

« Michel venait, sans France Gall, à la Colombe d'or, à Saint-Paul-de-Vence, déjeuner avec son père qui y séjournait, se souvient Yves Simon, habitué des lieux. On prenait un verre tous les deux, Michel et moi, en l'attendant. J'ai toujours été frappé par sa retenue, sa réserve, son côté corseté, tellement protestant. » Les Hamburger père et fils se fréquenteront sporadiquement jusqu'à la disparition du professeur, le 1er février 1992, quelques mois seulement avant celle de Michel.

La lecture du testament causera pourtant à son puîné un ultime traumatisme : sa première femme,

ses deux enfants survivants, n'y sont pas mentionnés. Il les déshérite tout bonnement, tout en connaissant l'illégalité de son acte. Quel sens donner à cette brutalité ?

Après la disparition de sa seconde épouse Catherine, Franka Berger, comme se fait appeler Françoise Hamburger-Marny, dernière survivante de la famille nucléaire, pourra finalement pénétrer dans l'appartement paternel, pour y découvrir, dans un placard, une valise contenant la totalité des courriers qu'Annette lui avait destinés, lettres décachetées, ouvertes, et clairement lues et relues, sans pour autant avoir reçu la moindre réponse, le moindre signe. Dans le mémoire généalogique qu'elle a rédigé à l'intention de ses petits-enfants, Annette Haas conclut : « Je n'ai jamais compris, je n'ai jamais reçu la moindre explication. »

Au cœur des années cinquante, après ce séisme affectif, la famille se ressoude tant bien que mal et se resserre solidairement, extrêmement fort, autour d'Annette Haas, au 28-30-32, boulevard de Courcelles, grand immeuble cossu aux briques apparentes avec vue sur le parc Monceau, à l'angle du boulevard Malesherbes, avec sa gouvernante, sa cuisinière et ses deux pianos encastrés. Michel s'aperçoit que le Père Noël n'existe pas vraiment à l'occasion d'une fête organisée par une amie de la famille, qui réunit une vingtaine d'enfants dans son salon, et déguise Franka d'une barbe et d'une houppelande rouge et blanc. Mais oublie les chaussures, que Michel repère immédiatement, se ruant sur sa sœur en hurlant « C'est Franka ! », et lui arrachant sa barbe. Fiasco complet : ni père, ni Père Noël !

Annette s'évertue à égayer sa tribu en embarquant sa progéniture et les copains dans sa petite Renault pour

des week-ends à la campagne, à la Chaumette, près de Rambouillet, imposant des concerts de piano avant de laisser les enfants partir faire de la bicyclette. Mais c'est un autre événement, d'une nature tout à fait différente, qui va saisir le jeune Michel quelques années après cette trahison familiale. La découverte de Ray Charles, du pouvoir rédempteur du rhythm'n'blues le plus enflammé, à travers « What'd I Say », pure improvisation irrésistiblement dansante mimant le son du coït en mêlant boogie-woogie et gospel, riff de piano électrique et de concert, tempo poussé sur la cloche de la cymbale, échanges de répons grognés incendiaires entre le Genius, ses Raeletts et une section de cuivres extraordinaire emmenée par David « Fathead » Newman. Le 45 tours à la pochette rouge et blanc, d'où menacent les grosses lunettes noires de Brother Ray, le galvanise. Il va le voir se produire à l'Olympia à l'automne 1961 et en revient transcendé.

« À l'époque, je passais des heures à écouter "What'd I Say" et il s'avérait que c'était vraiment plus intéressant et swinguant que Beethoven ou Mozart. Je n'ai plus jamais relu une note de musique. Tout le monde me croit sorti du Conservatoire et personne ne veut en démordre. Mes connaissances du solfège, de l'harmonie, de l'orchestration, sont tout à fait autodidactes. »

Tous les soirs, à dix-sept heures, l'austère et rébarbatif professeur de piano qui lui est alloué entre en compétition avec « Salut les copains », l'émission d'Europe n° 1 qui diffuse à partir d'octobre 1959 la nouvelle musique américaine, du rhythm'n'blues au rockabilly, ainsi que ses imitations locales, chantées par Danyel Gérard, Claude Piron et Richard Anthony, puis, très vite, Johnny Hallyday. On ne peut trouver meilleure rébellion contre le père que ce rock'n'roll libérateur. Pete Townshend, leader des Who qui ausculte « My Generation » comme personne depuis un demi-siècle,

explique le gouffre que représente le fameux *generation gap* : « La première manifestation en a été celle de ces gamins nés en 1945, qui, arrivés à seize ans, ont décidé d'aborder l'âge adulte à travers une sémiologie – un ensemble de sens et de signes – complètement différente. Ils ont grandi dans des familles dont le style de vie était figé, et comme cela ne leur convenait pas, ils n'ont pas eu d'autre solution que de le redéfinir. La société possède une énergie négative immense, qu'elle a utilisée pour tenter de nous contenir. Mais elle était devenue totalement impuissante. Face à face, vous aviez la génération précédente, celle de la guerre, épuisée et foutue, et nous autres, qui cherchions à saisir notre chance de tout recommencer. »

À peine adolescent, Michel Berger rêve d'appartenir à cette aventure, de prendre ce train. Mais celui-ci n'a pas de gare dans le dix-septième arrondissement bourgeois. Et la famille est là, guindée. Les bonnes manières ne se jettent pas aussi facilement par la fenêtre qu'une télévision depuis une chambre de Holiday Inn en Californie. Chez les Haas-Hamburger, on ne montre jamais ses sentiments, on se vouvoie, on porte la cravate même à la maison, on bannit le rouge, trop voyant. Mais élevé dans la culture, au contact des arts et des lettres, dans la confiance qu'ils sont là, disponibles, accessibles, Michel compose des poèmes qu'il offre à sa mère, écrit avec Franka des histoires qu'illustre Bernard, qui tient désormais auprès de lui le rôle capital de père de substitution. Et la musique de salut. Ray Charles, toujours, Jerry Lee Lewis (les pianistes !), mais aussi Buddy Holly et ses Crickets qui préfigurent les Beatles, pour l'excitation, le rythme, la joie de vivre et d'exister. Et la transgression. Gershwin pour l'apaisement, et la complexité harmonique, le piano, bien sûr, la *Rhapsody in Blue*, *An American in Paris*, *Porgy and Bess*, les influences croisées de

Ravel et Debussy, le dernier lien avec le Groupe des Six, Mozart et les concerts auxquels Michel assistait chaque dimanche avec Annette. « Le classique m'a laissé des marques, et j'adorais George Gershwin car il avait déjà commencé à faire la relation entre le classique et le jazz. Ne me restait plus qu'à y rajouter la pop music. »

Il se met alors à composer, et à jouer de la musique avec les copains du lycée Carnot, 145, boulevard Malesherbes, où son père l'avait précédé. Jean-Philippe Saint-Geours (prononcer Sinjour), aujourd'hui chasseur de têtes réputé après avoir dirigé le budget de la Culture au cabinet de Pierre Mauroy à Matignon et pris la direction de l'Opéra de Paris, réside boulevard Haussmann. Michel et lui vont ensemble au temple, à l'école du dimanche, sont Éclaireurs unionistes. Il est alors de tous les week-ends à la Chaumine, maison normande sur la route d'Épernon, et joue de la guitare classique. Comme Jean Brousse, d'origine corrézienne, qui fait sa connaissance le 6 octobre 1957 sur les bancs de l'école, et n'a plus jamais quitté Michel ensuite, devenant l'un de ses deux uniques paroliers avec, plus tard, Luc Plamondon. Brousse versifie à tout-va derrière ses lunettes et ses beaux yeux bleus, comme il le fait encore, quoique étant depuis devenu ingénieur en informatique, docteur en économie, directeur de thèse, sociologue, auteur, éditeur et blogueur. Dans *Si le bonheur existe* (Cherche-Midi, 2002), écrit avec France Gall, il se souvient de leur amitié : « Michel était un lycéen normal, comme les autres ; il sacrifiait, sans enthousiasme, mais sans révolte, à l'exercice. Nous partagions nos espoirs et nos joies sur les chemins qui nous ramenaient à la maison, après la classe… Dinky Toys, piano, Ray Charles, Beatles… »

Le trio tombe bientôt sur une petite annonce des disques Pathé-Marconi dans *France-Soir*, alors le quotidien le plus lu du pays :

« Toi aussi, tu peux devenir célèbre
C'est peut-être toi qui deviendras l'idole de demain
Viens auditionner tous les jeudis
De 14 h 30 à 18 h 30
62, rue de Sèvres à Boulogne
Condition à remplir… avoir moins de vingt ans. »

Il s'agit en fait d'auditionner dans les studios Pathé-Marconi de Boulogne-Billancourt où enregistreront bientôt les Beatles, les Rolling Stones, Pink Floyd, Téléphone et les Stranglers (entre autres), de jeunes talents en cette période qui voit éclore partout en France des centaines de groupes et de chanteurs adolescents plus ou moins compétents inspirés par le rock'n'roll américain. Un jeudi après-midi, ayant pris le bus jusqu'au pont de Sèvres, les voilà au milieu de nombreuses autres formations qui attendent leur tour dans une grande salle, croisant les Chats sauvages niçois, dont ils rêvent de connaître le destin et le succès fulgurant qui est le leur depuis le printemps 1961 avec « Ma petite amie est vache », « Twist à Saint-Tropez » et, tiens, leur adaptation de « What'd I Say » (« Est-ce que tu le sais ? »). Leur chanteur, Dick Rivers, n'a encore que seize ans. C'est précisément leur directeur artistique, Jacques Sclingand, un vieux de la vieille du métier (avant les Chats, il a travaillé avec Piaf, les Compagnons de la chanson, Bourvil, etc.) qui a donné rendez-vous à Michel et à ses deux copains, plus un batteur providentiel. Les quatre uniques titres de leur répertoire y passent, dans un stress palpable, le look bon chic bon genre des beaux quartiers n'étant pas très prometteur pour concurrencer les blousons noirs

de Vince Taylor, Johnny et des Chaussettes noires de la bande de la Trinité. Pourtant, malgré la gaucherie inhérente à l'amateurisme de ces gamins de quinze ans qui ne se sont jamais produits nulle part, le vieux pro repère l'intensité du chanteur, son implication, identifie une étincelle dans ses chansons naïves, innocentes, mais bien construites. « Je ne peux pas te dire non », déclare-t-il à ce gosse impeccable et sage en uniforme d'établissement des beaux quartiers, blazer, pantalon de flanelle et cravate comprise, qui en impose au piano.

S'ensuit avec Annette Haas un pacte classique de ces années-là : d'accord pour signer un contrat et faire un disque, à condition de continuer les études et d'obtenir le bac, alors véritable passeport vers une vie heureuse et confortable, sans lequel il n'est point de salut (à part celui des copains !). En professionnelle du disque et du spectacle, elle négocie avec Sclingand et cosigne le contrat de son fils mineur. Lequel décide alors, contre l'avis féroce de son grand frère, de ne pas utiliser son nom patronymique, si souvent raillé dans les cours de récréation ou dans les aires de jeu du parc Monceau en raison de son sens boucher, vachard, « pommes-frites », « œuf à cheval », même si en réalité, il ne signifie que « de la ville de Hambourg » et que la France ne compte alors pas le moindre McDonald's. Pour pseudonyme, il va martyriser son patronyme (Ham)Burger pour le doter d'une consonance qu'il n'est – littéralement – pas allé chercher loin : la rue Georges-Berger, qui rejoint le boulevard de Courcelles à deux pas de la maison familiale, en face de la rotonde du parc Monceau. Il dira ne pas vouloir porter le nom de son père pour affirmer son individualité, « ne pas être le fils de quelqu'un ».

Michel Berger est né. Toute sa carrière, sa vie, il fera honneur à ce nom choisi, cherchant à éclairer la

nuit comme l'étoile homonyme, et à veiller et protéger celles et ceux qui l'entoureront, à rassembler son troupeau, déterminé à forger une réalité à l'humanisme auquel son père n'avait pas su donner une réalité quotidienne.

« Je me suis lancé dans le yéyé. On était en 1963. Mon premier disque date d'alors : j'avais quinze ans. Je faisais partie d'une collection, les disques Pat, qui faisait des essais intéressants : ils enregistraient quinze disques qui étaient tirés à deux cents exemplaires ; ceux qui étaient bien accueillis en radio devenaient alors de véritables disques, distribués commercialement. » Paru le 17 juin, ce single ne renie rien de son inspiration initiale. Si « Amour et soda », pétillements auxquels Jean Brousse adjoint twist et cinéma, catalogue les plaisirs adolescents parisiens comme Chuck Berry célébrait les voitures, les guitares, les filles et les autoroutes sillonnant l'immense géographie américaine, en revanche « Tu n'y crois pas » évoque plus directement son idole, Ray Charles, avec une partition de piano swinguante, même si vocalement, ça n'est pas ça du tout et qu'une couche de twist à la française et l'adjonction de chœurs féminins kitsch frisent le ridicule.

Le succès, incroyablement, est pourtant au rendez-vous après la déception, grâce à « Salut les copains ». L'émission de Daniel Filipacchi en fait son *Chouchou* de la semaine, diffusé en début de chaque heure et en fermeture, ce qui vaut à Michel Berger de grimper jusqu'à la dixième place de son hit-parade et d'être le sujet d'un premier reportage dans le magazine du même nom, véritable bible des années soixante.

En cet été 1963, le nouveau chanteur est justement en vacances en famille, comme chaque été, à Saint-Cergue, plus de mille mètres d'altitude dans le

Jura vaudois, vue splendide sur le lac Léman au loin. C'est Jean-Marie Périer, le photographe de la décennie, qui est chargé de l'y rencontrer, dans le style primitif du moment : « Il s'appelle Michel Berger, seize ans, des yeux bruns, rieurs et pétillants… joue très bien du piano, un peu de clarinette, du saxo, de la batterie et de l'hélicon. » Aujourd'hui, Jean-Marie se souvient seulement de l'avoir photographié assis par terre parmi des bidons de lait…

La meilleure amie de Franka, Marlène Jobert, elle, n'est pas conquise. « C'était vraiment un disque sans intérêt. J'avais très peur qu'il n'y laisse ses illusions. Mais comme je commençais à avoir un petit peu de notoriété, j'ai accepté un reportage photo avec Michel pour encourager sa promotion. »

L'éclairage, les revenus afférents, ne changent rien au quotidien de cet enfant de la haute, déjà habitué aux charmes discrets et aux avantages confortables mais rigoureux de la bourgeoisie. Il continue de fréquenter le parc Monceau, le lycée Carnot, s'inscrit aux Éclaireurs de France, donne avec Brousse des représentations de Courteline, de *Cyrano de Bergerac*, avec de vrais costumes et de vrais décors, rentre chaque soir à la maison, fait ses devoirs, assiste de loin aux premières amours de ses deux aînés et de leur copine Marlène Jobert, qui a rencontré Franka Hamburger au Conservatoire. « J'arrivais à Paris et j'avais besoin de m'alimenter le corps et l'esprit. Franka m'a invitée chez elle. Je venais d'un milieu très différent et j'ai été frappée par leur classe. Mimi jouait déjà du piano très bien, mais rien ne permettait de présager ce qu'il allait devenir. Pour moi, c'étaient des moments superbes. Ils ne parlaient jamais de l'abandon de leur père, mais ce chagrin les avait liés encore plus. C'était émouvant de les voir. Ils aimaient rire, la vie, tout ce qui était un baume. Bernard me faisait une cour discrète

qui me flattait : j'étais impressionnée par ses jugements clairs et intelligents. Nous faisions des soirées poèmes, où Michel, Franka et Annette se succédaient au piano. Cette dernière était assez rigide, mais très gentille. Sa fille m'aimait beaucoup, et elle était heureuse de m'accueillir. Au premier abord, cette famille exsudait un certain snobisme, mais ils étaient abordables et chaleureux. »

Michel continue de considérer sa carrière comme un divertissement, un truc qu'on fait pour s'amuser en parallèle aux études et à la vie adolescente corsetée de l'époque et du milieu. Rien à voir avec l'hystérie des *Quatre garçons dans le vent*, de la Beatlemania, des frasques des Rolling Stones, de Jerry Lee Lewis ou de Johnny, ni du splendide isolement dépravé d'Elvis de retour de l'armée. Michel n'est pas né dans la rue, ni fils de personne, rien d'un « Voodoo Child » non plus, il n'est pas venu au monde dans le bayou, ni « sous les feux croisés d'un ouragan » comme dans le « Jumpin'Jack Flash » des Stones. Il y a pourtant, sans ironie, du madame Bovary en lui, révolte sourde qui chante l'ennui et l'enchaînement de sa classe dans « La camomille » consommée en famille, fadeur dont il a assez comme les inévitables tasses de thé. Il l'interprète (le site de l'INA l'a rebaptisée « J'aimerais me promener ») tout en jeu de bouche et oreilles proéminentes le 10 novembre à « Discorama », en cravate et complet-veston, seize ans et l'air d'en avoir douze. Il s'agit de son premier passage à la télévision, où il croise une chanteuse blonde de son âge qui débute elle aussi avec « Ne sois pas si bête » : France Gall.

Sur un r'n'b où l'orgue domine, il signe toutefois là le plus intéressant de ses morceaux de jeunesse, le plus juste, le plus vécu et le mieux senti en tout cas, où point déjà une critique sociale douce-amère qui n'est pas loin de rejoindre celle dont fait si brillamment

preuve Ray Davies chez les Kinks. Michel va d'ailleurs faire la toute première partie de leur *Musicorama* à l'Olympia, le 23 février 1965, au même programme que les Hornets d'Érik Saint-Laurent, le rockeur belge Burt Blanca, Vic Laurens et Johnny Rivers en pleine vogue jerk « A Go-Go ». Terrifié, chahuté par le public venu communier au fracas priapique des formidables « You Really Got Me », « All Day and All of the Night » et de reprises du même acabit (« Bye-Bye Johnny », « Louie Louie », « Got Live If You Want It »), il chante ses deux morceaux sans demander son reste.

Il n'en a pas conservé un mauvais souvenir : « C'était une époque très riche, vraiment marrante. Il y avait énormément de groupes et de musiciens, moins intéressants qu'aujourd'hui, certes, mais plus nombreux encore, dans toute la France. Tout le monde faisait de la musique, tout le monde faisait des disques. Il suffisait vraiment de savoir aligner trois accords de guitare et d'avoir une ou deux idées pour pouvoir enregistrer. »

Jusqu'à l'été 1966, Michel Berger va ainsi publier sept EPs quatre titres, son premier single Pat (Alice Dona et les Missiles ont également débuté ainsi) ayant été complété après son admission sur le label La Voix de son maître par « La camomille » et le curieusement nostalgique pour son âge « Je reviens seul », sur une plage abandonnée où il préfigure « Aline » de Christophe. En février 1964, il y aura « À quoi je rêve », soit toujours le Genius revisité par le yéyé, qui se distingue encore de la production ambiante tout en guitares par son jeu de piano et son sens rythmique, puis, en mai, « D'autres filles » qui se classe vingt-troisième et prolonge la recette « Hit the Road Jack » édulcorée, avec solo de guitare surf en prime, mais ridiculisée dans « Partout », et soulignée d'un solo d'orgue virevoltant sur « Pourtant ».